

Avant-match

Virginie a préparé des sandwiches avec du pain de mie – au choix, beurre, gruyère et jambon, ou pâté de campagne. Nous allons dîner en regardant le match à la télévision. Virginie vit avec mon père depuis un peu plus d'un an. Mes amis parlent d'elle en disant « ta belle-mère » ou « ta belle-doche », mais moi je l'appelle « ma fausse-mère » ou « ma fausse-doche ». Par souci d'exactitude.

Papa a acheté *L'Équipe* ce matin pour la première fois de l'année. J'y ai lu que Saint-Étienne est le premier club français depuis le Stade de Reims de Raymond Kopa, en 1959, à parvenir en finale de la coupe d'Europe. Kopa, ce nom évoque pour moi un monde à la fois mystérieux

et familier, comme une contrée lointaine dont on parle avec l'émotion d'un autochtone sans être vraiment capable de la situer sur une carte. Un peu comme « le général de Gaulle » ou « Elvis Presley ».

Le journal décrit l'environnement dans lequel ce match va se dérouler, mais il ne dit rien de ce que cette soirée représente pour moi. Conteur d'immédiateté, le journaliste reste à la surface de ce que l'événement signifie pour les gens qui vont le vivre. Mais je ne lui en veux pas. Comment pourrait-il deviner que ce match ne sera joué que pour moi, alors que des dizaines de milliers de supporters convergent vers le stade où il va se dérouler et que des millions de téléspectateurs s'appêtent à le suivre devant leurs écrans de télévision ? Comment pourrait-il savoir qu'il s'agit pour moi d'une histoire d'amour. De celles, authentiques, qui ne se partagent pas.

J'ai treize ans et demi et l'ASSE est mon unique passion. Je n'ai pas de petite amie et je suis le seul parmi mes copains de classe. J'ai trois vrais amis, Ollivier, Guillaume et Jean-Marc, et tous sont amoureux – ou, s'agissant du premier d'entre eux, il l'était il y a peu de temps et ne va pas tarder à l'être de nouveau. Je peux toujours me consoler en me disant qu'ils sont tous plus âgés que moi. J'ai un an d'avance. Guillaume et Jean-Marc ont quatorze ans et Ollivier, qui a redoublé une classe, a déjà fêté ses quinze ans. Nous sommes en troisième A au collège

Notre-Dame de la Providence, à Vincennes, que nous désignons par le diminutif «la Pro». À ce rythme-là, Ollivier aura le permis de conduire avant le bac. En revanche, question relations amoureuses, il est de loin le plus prolifique de la bande. Il détient un petit carnet dans lequel il a collé les photos de ses conquêtes successives : douze déjà ! Une équipe au complet, remplaçant inclus. Régulièrement, il nous réunit dans un coin de la cour du collège pour tourner devant nos yeux admiratifs les pages de ce catalogue à sa gloire de conquérant. Pour s'assurer de la fidélité de son public, Ollivier agrmente chaque séance de nouveaux commentaires sur les personnes dont les charmants visages sont collés dans son carnet à spirale. Il peut inventer à sa guise, car nous ne connaissons aucune d'entre elles. Ollivier les rencontre exclusivement lors de «matinées» organisées chaque week-end par des discothèques de Paris et sa banlieue. J'ai mis du temps à comprendre de quoi il s'agissait exactement, le terme de «matinées» étant un peu trompeur pour désigner des rassemblements dansants d'adolescents, dans des boîtes de nuit ouvertes l'après-midi. Ollivier est un excellent danseur.

Guillaume s'épanouit dans une vie sentimentale aux contours mieux délimités. Il cache sous sa chemise une sorte de collier en cuir un peu effiloché, qu'une fille de notre classe, Sylvie Truchet, lui a offert en témoignage de son affection. Guillaume n'en parle jamais. Son idylle

avec Sylvie Truchet n'est pourtant pas cachée. Tous les jours, Guillaume et Sylvie se retrouvent au pied du chêne situé au milieu de la cour, avant le début des classes. Ils se prennent la main et ils s'embrassent sur les lèvres. C'est le seul moment de la journée où ils s'affichent comme un couple. Le reste du temps, Guillaume est avec nous. J'aime bien Sylvie Truchet. Elle est sympa. Je préférerais que Guillaume nous parle parfois de la douceur de sa bouche, plutôt que d'entendre Ollivier nous expliquer comment sa vie a été bouleversée le week-end dernier parce que Vanessa (ou Fiona, je ne sais plus...) portait un blue-jean très moulant au Chalet-du-Lac – habituellement elle ne porte que des pantalons à pattes d'éléphant, d'où l'émotion de mon ami, suscitée par l'effet de surprise. Je crois que j'aimerais bien embrasser Sylvie Truchet sur les lèvres, mais pas Vanessa, ni Fiona.

Jean-Marc est lui aussi assez discret sur ses aventures amoureuses, ce qui est peu surprenant de la part d'un garçon timide et parleur malhabile. Il nous a tout de même avoué que depuis quelques mois, il aime une fille qui habite son immeuble à Fontenay-sous-Bois. Elle s'appelle Nathalie, c'est tout ce qu'il a bien voulu nous révéler de l'élue de son cœur. Nous ne l'avons jamais vue. En revanche, Jean-Marc nous a dit que ses parents étaient commerçants et tenaient boutique le samedi, ce qui permet apparemment aux tourtereaux de se retrouver dans l'appartement familial en toute intimité. Si Nathalie

existe vraiment. J'ai toujours eu l'impression, à la manière dont Jean-Marc en parlait, que cette histoire était un peu inventée. Moi, je n'ai pas envie d'aller dans l'appartement de Sylvie Truchet, mais juste de l'embrasser une fois sur la bouche, doucement et sans fermer les yeux.

Je n'ai pas de petite amie et je dors avec un t-shirt imprimé où sont reproduits les portraits des joueurs stéphanois. J'ai inscrit «ASSE for ever» avec un stylo-feutre noir sur mon biceps gauche. Je dois renouveler ce tatouage après chaque passage sous la douche, mais avec le temps une trace subsiste sur la peau. Je ne collectionne pas les photos de mes conquêtes féminines mais les albums Panini, qui se complètent avec les photos de chaque joueur du championnat de France de football reproduites sur des petites vignettes autocollantes. Pour parler des Verts, j'emploie un diminutif affectueux, comme on le fait dans un couple. La plupart des gens disent «Sainté», ou «l'A.S.S.E.», en détachant chacune des lettres. Pour signifier l'exclusivité de notre relation, je l'appelle «Lasse», que je prononce en une seule syllabe phonétique. C'est ma façon de la faire mienne, elle qui est un peu trop à tout le monde. Ce n'est pas très joli, Lasse, mais c'est tout de même moins ridicule que «mon bichon», surnom par lequel mon père s'adresse à Virginie.

Ce match, je vais le vivre comme un événement personnel, même si je sais que je ne suis pas le seul à l'attendre. Même si beaucoup de gens semblent l'aimer, entre Lasse et moi, c'est différent. Dans la cage d'escalier de l'immeuble où nous habitons avec mon père, le concierge a accroché un message sur le panneau des annonces : « Allez les Verts ! » Les voisins du cinquième gauche, ces imbéciles, ont protesté que l'espace d'affichage était destiné à tous les copropriétaires, y compris ceux qui n'aimaient pas le football. Ils ont écrit cela directement sur le bout de papier utilisé par le concierge, pour que tout le monde le voie. J'ai demandé à papa ce que cela voulait dire « copropriétaires » et si nous en faisons partie. Il m'a dit que non. Nous, nous sommes des locataires. Je n'ai pas bien compris la différence entre les deux, mais manifestement les voisins du cinquième gauche considèrent qu'une des deux catégories compte davantage que l'autre. Je rêve d'un immeuble où il faudrait avoir sa carte du club des supporters de Lasse pour emménager. Copropriétaires ou locataires, peu importe, mais supporters de Lasse. Cela améliorerait de manière définitive les relations de voisinage. Les téléviseurs feraient tous le même bruit au même moment, les soirs de match. Le panneau d'affichage dans la cage d'escalier serait exclusivement consacré aux résultats de la dernière journée de championnat. L'immeuble serait peint en vert, le porche d'entrée décoré par une immense panthère noire, le symbole du club, la musique

d'ambiance dans l'ascenseur reprendrait en boucle la chanson de Monty (« Qui c'est les plus forts? Évidemment c'est les Verts... ») et chaque escalier serait identifié par le nom d'un joueur : escalier Sarramagna, escalier Janvion,... Mais dans l'immédiat j'habite chez mon père, troisième étage droite de l'escalier B, résidence Saint-Louis à Vincennes, dans le Val-de-Marne. Et les voisins du cinquième gauche sont des gros cons.

J'ai enfilé mon maillot vert frappé du logo Manufrance en rentrant de l'école et je me suis enfermé dans ma chambre en attendant l'heure du coup d'envoi. Ce qui me contrarie le plus, c'est de devoir regarder le match avec Hugo. Hugo ne comprend rien au football. C'est un corps mou et grassouillet, sous une tignasse emmêlée qui, de dos, rappelle la chevelure d'Oswaldo Piazza, le défenseur central argentin de Lasse. Il s'agit bien là du seul aspect de la personnalité de ce porcelet qui me soit sympathique. S'il se présentait à moi toujours de dos, peut-être que je finirais par l'aimer un peu. Hugo est le fils de Virginie. Il s'est installé chez nous en même temps qu'elle. Personne ne m'a demandé mon avis. Notamment pas mon père. Tout de suite, la présence d'Hugo a suscité en moi un sentiment de rejet fait d'un mélange d'humiliation et de dégoût. Dès le premier matin, au petit-déjeuner, Hugo m'a insupporté. Il avait passé les vingt minutes suivant son réveil à renifler et à gratter son ventre qui débordait

par-dessus l'élastique du bas de pyjama. D'habitude, lorsqu'une contrariété se présente, je m'isole dans ma chambre, je ferme les yeux et je me répète intérieurement que cet événement n'a pas existé. En général, ça marche et je me sens mieux. Mais avec Hugo, j'ai beau fermer les yeux, la gêne est toujours là.

J'ai mis quelque temps avant de trouver quel surnom je pourrais lui donner. « Le fils de ma fausse-doche », c'est un peu long. Alors je l'appelle « Contre-Mon-Gré » ou « CMG ». C'est une expression dont les sons traduisent parfaitement ce que je ressens en pensant à lui. J'ai découvert cette formule il y a environ un an en écoutant la radio. Un journaliste commentait l'événement majeur de la semaine : le transfert de Georges Bereta, l'ailier gauche magique de Saint-Étienne, chez l'ennemi juré, l'Olympique de Marseille. Le chroniqueur défendait la thèse selon laquelle Bereta, icône de la mythologie stéphanoise en cours de construction, avait été transféré « contre son gré ». J'avais perçu l'amertume et le ressentiment que traduisait cette expression inédite pour moi, sans toutefois en comprendre précisément la signification. Alors quand Hugo a débarqué chez mon père, je l'ai baptisé « Contre-Mon-Gré », parce que sans être capable d'expliquer pourquoi, son arrivée suscitait en moi amertume et ressentiment.

Maman a quitté le domicile familial le jour du premier grand exploit européen des Verts, le 6 novembre 1974,

quelques jours avant mon anniversaire. Ce jour-là, Lasse rencontrait les Yougoslaves d'Hajduk Split en match retour des huitièmes de finale de la coupe d'Europe. Les Stéphanois avaient perdu la première manche sur un score qui laissait peu d'espoir : 4-1. Le match n'était pas retransmis à la télévision et cela ne dérangeait pas mon père – « pour voir ces feignants perdre une fois de plus... » Maman était venue dans ma chambre un peu après le début du journal télévisé, qui était encore celui de l'ORTF. Elle pleurait. Je ne comprenais pas bien ce qu'elle disait. J'ai d'abord cru qu'elle sanglotait de compassion parce que je ne pouvais pas voir le match. Mais elle parlait d'autre chose. Elle disait que je resterais à jamais « son petit homme », que je serai toujours avec elle, dans son cœur. Je la trouvais un peu ridicule. Puis elle a parlé de papa, qui m'aimait lui aussi et à qui il fallait faire confiance, même si ce n'était pas toujours facile. Ensuite, elle a voulu me laisser quelque chose d'elle. Un souvenir. Comme si je n'allais plus la voir. Elle a sorti un petit poste radio de son sac à main et l'a posé sur la table de nuit. Puis elle a quitté ma chambre en reniflant.

J'ai écouté le bruit de ses pas s'estomper dans le couloir. J'ai entendu claquer la porte d'entrée. Une fois le silence revenu, j'ai saisi la radio. Je l'ai allumée. J'ai tourné hâtivement la molette des fréquences et très vite la voix du commentateur a empli ma chambre. Pour ne pas me faire remarquer de papa, j'ai installé le poste sous l'oreiller et

j'y ai collé mon oreille. Le match était déjà bien avancé. Le score était de « un but partout ». Autant dire que tout espoir semblait définitivement interdit. Pourtant, quelques minutes plus tard Saint-Étienne a pris l'avantage, grâce à un but de Dominique Bathenay : 2-1. Puis 3-1. J'ai senti mon corps être chatouillé de haut en bas par des petits tremblements intérieurs, qui se répandaient sous la peau. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait de l'engourdissement dû à ma position recroquevillée. Mais plus la voix du commentateur s'éraillait et se remplissait d'anxiété, plus les picotements redoublaient d'intensité. J'entendais, assourdis et au-delà du récit du journaliste, les cris et les chants du stade à travers l'oreiller. Quelque chose qui se passait là-bas avait envahi ma chambre. Mon lit tremblait comme les gradins des tribunes sous les sauts répétés des supporters.

La fin du match approchant, la sensation d'un serrement terrible dans le ventre s'est ajoutée aux chatouillements. Comme si quelqu'un avait plongé son poing dans mes entrailles et s'amusait à les tordre dans tous les sens. Pourquoi a-t-on mal au ventre quand l'instant ultime approche ? Il serait plus logique d'avoir mal au cœur, pris de dégoût en se remémorant les occasions ratées, ou mal à la tête en se demandant comment on a pu en arriver là. Mais c'est aux tripes que la torture s'installe, fruit de l'entrechoquement de l'espérance qui refuse de disparaître et de la conscience de la fin qui approche, inexorablement. Il restait moins de dix minutes à jouer et je me suis

dit que ces souffrances intérieures étaient de même nature que celles que l'on devait ressentir au moment de la mort.

Puis Triantafilos, le remplaçant grec, a inscrit le quatrième but qui offrait aux Verts le droit de jouer les prolongations. J'ai serré de toutes mes forces l'oreiller en y enfouissant ma tête. C'est ce qui m'a retenu de crier. Je ne respirais plus. J'avais l'impression que tous les organes de mon corps avaient cessé de fonctionner. J'ai repris mon souffle mécaniquement, en même temps que le match redémarrait. Peu de temps après, Triantafilos a inscrit le cinquième but stéphanois, celui de la victoire. 5-1 !

Je me suis levé, hébété. J'ai fait le tour de la chambre comme un robot et je me suis assis sur le rebord du lit. La radio vrombissait sous l'oreiller. Je l'ai éteinte, sans même attendre la fin du match. Les bruits du stade continuaient à bourdonner autour de moi. Je remuais les lèvres sans qu'il n'en sorte aucun son. Si quelqu'un était entré dans ma chambre à cet instant, il m'aurait cru envoûté. Je priais. Je remerciais Dieu. Je demandais à la Vierge Marie de protéger toujours les joueurs stéphanois. Sainte Vierge des Verts, gardez-les jusqu'en finale ! Sainte Marie, Étoile de Geoffroy Guichard, ne les abandonnez jamais ! J'ai éteint la lumière et je me suis endormi en riant, sans penser à maman.

Cette euphorie intérieure ne m'a pas quitté les jours suivants, au point que des gens furent choqués que je ne

sois pas davantage attristé par le départ de maman. Même papa m'en fit le reproche. Comme si essayer mes larmes d'enfant lui manquait pour retrouver sa contenance d'adulte. Il n'a pas compris que j'avais simplement fait comme lui. J'avais remplacé maman. J'ai comblé le vide immédiatement, dès qu'il est apparu. Maman est partie et papa l'a remplacée par Virginie, un peu plus tard. Moi je l'ai remplacée le jour même par une équipe de football, les Verts de Saint-Étienne, Lasse. Cela s'est fait instantanément, sans que j'aie eu à y penser, le soir du match contre Split. Par instinct de survie. C'est pour cette raison que je n'ai pas pleuré. J'étais triste, bien sûr, mais j'ai camouflé ma tristesse sous la joie de ce nouvel amour.

À Glasgow, le match va débiter dans cinq minutes.
À la télévision française s'ouvre une page de publicités.